

GEORGES FRIEDMANN

**JOURNAL
DE GUERRE**

1939-1940

PRÉFACES
D'EDGAR MORIN
ET D'ALAIN TOURAINE

nrf

GALLIMARD

IL ÉTAIT MINUIT DANS LE SIÈCLE

Ce n'est pas en 1950, c'est en 1940 que le xx^e siècle s'est coupé, peut-être cassé en deux ; il est non pas midi, il est minuit dans le siècle selon l'expression de Victor Serge qui vient de publier, en 1939, un livre sur l'U.R.S.S., qui porte non seulement la marque de l'effondrement total de l'espoir révolutionnaire soviétique, mais en plus la conscience qu'à la place de cet espoir se sont installées la barbarie et l'oppression.

Georges Friedmann a à peu près trente-sept ans au moment où éclate la guerre de 1939-1940 et il aura encore trente-sept ans à vivre. Au moment où il est minuit dans le siècle, il est midi dans la vie de Georges Friedmann. Il est minuit dans le siècle, parce que l'apogée de la barbarie stalinienne coïncide avec l'apogée de l'Allemagne nationale-socialiste. Mais très peu savent qu'il est minuit en U.R.S.S. Alors que l'idéologie de l'U.R.S.S. camoufle la barbarie du système stalinien en parlant de liberté et d'émancipation de tous les hommes, l'idéologie nazie, au contraire, manifeste ostensiblement la barbarie du système hitlérien : elle proclame la supériorité d'une race singulière, la race aryenne, la volonté de puissance du Reich allemand, la hiérarchie nécessaire entre les peuples, la nécessité de liquider toute forme perverse ou inférieure d'humanité, que ce soient les débiles mentaux, les Tsiganes et les juifs. En ce qui concerne les juifs, ceux-ci ne sont pas considérés seulement comme des êtres pervers, ils sont de plus considérés comme étant la puissance qui exerce à travers son réseau mondial

capitaliste, ploutocratique et politique, une menace horrible sur le monde. Ils constituent notamment la gangrène qui ronge la race la plus pure. Ainsi, l'idéologie nazie fait horreur aux intellectuels de gauche alors que la doctrine communiste les exalte. De plus, avant l'été 1939, nazisme et communisme semblent les deux ennemis mortels : on voit surtout leur antagonisme apparemment inconciliable, on ne voit pas les traits fondamentaux communs de deux systèmes totalitaires fondés sur le parti unique.

La crise économique brutale qui avait commencé dans les années trente semble alors confirmer la prédiction de Marx quant à l'autodestruction du capitalisme. L'année 1933 voit l'accession de Hitler au pouvoir. Le Front populaire mobilise une riposte massive au fascisme, mais le Front populaire sombre en France, en même temps que se déchaîne la guerre d'Espagne qui est la préfiguration de celle de 1939, puisque communistes, socialistes, bourgeois républicains sont unis contre Franco. Beaucoup ne voient pas encore l'horrible tragédie qui s'effectue dans le camp républicain où le contrôle grandissant des communistes aboutit à la liquidation physique des trotskistes et des anarchistes. Dans cette confusion indescriptible, pour la plupart, les intellectuels refusent la tragique complexité du réel ; ils occultent la part horrible de la réalité communiste et ils espèrent que l'U.R.S.S. pourra, non seulement opérer la résistance au nazisme, mais réaliser les aspirations profondes de l'humanisme.

Déjà avant les années fiévreuses d'après 1930, avant la montée de la guerre, la prise du pouvoir par Hitler, la consolidation de la dictature stalinienne, de rares jeunes intellectuels français, normaliens, écrivains, philosophes vont découvrir le marxisme et se convertir au communisme, sans nécessairement entrer dans le Parti. C'est ici qu'il faut commencer à parler de Georges Friedmann. Qui est-il ? C'est un fils de très riches bourgeois juifs d'origine allemande, comme le fut Clara Malraux, et de profonde éducation française. L'enracinement de Georges Friedmann dans la culture française lui fait même, semble-t-il, rejeter tout attrait pour la germanité ; ce

jeune homme est au départ un philosophe. Et il va l'un des premiers partir pour une aventure en forme de cercle, de spirale, qui le fera revenir à son point de départ, c'est-à-dire la réflexion philosophique, mais hors de la philosophie universitaire et institutionnalisée. Georges Friedmann ressent très profondément les aspirations à l'universel issues de cette culture française dans laquelle il est enraciné : il ne veut pas s'enfermer dans une identité juive. Il se veut à la fois français et citoyen du monde. Marx lui fait découvrir que les travailleurs, qui souffrent de la pire exploitation, portent en eux la mission libératrice qui émancipera l'humanité en les émancipant. Comme tant d'intellectuels, il ira vers la « classe ouvrière » qui est porteuse de l'avenir. Mais ici apparaît cette qualité étonnante de Georges Friedmann qui le singularise déjà parmi les quelques intellectuels de son groupe, et puis va le singulariser par la suite de tous ceux qui sont allés vers le marxisme et de tous ceux qui sont allés vers le communisme.

En effet, il va, lui, vers le travail concret et vers le travailleur réel, en usine, sur machine, dans sa vie quotidienne. Il veut savoir ce qu'est le travail ouvrier, ce qu'est la vie ouvrière, ce qu'est le travail sur machine : au lieu de se borner à aller vers le prolétariat mythe, il veut aller vers le prolétariat empirique, et ses premières recherches portent sur les conditions de vie et de travail. Il découvre non seulement l'exploitation de la force de travail, mais la déshumanisation du travail dans la décomposition et la parcellarisation des tâches. La question des conditions concrètes de vie des travailleurs ne va cesser de le hanter. Lorsqu'il accomplit ses voyages en Union soviétique, ses visites d'usines, d'ateliers sont évidemment téléguidées, les réponses faites à ses questions sont stéréotypées. Bien qu'il comprenne que ce ne sont pas des conditions de vie idéales qui règnent dans le monde du travail soviétique, il essaie de saisir la chose dans la relativité de son moment historique. Il va expliquer tout ce qui est négatif en Union soviétique comme le produit, comme le résultat, comme la marque d'un très lourd et puissant passé dont on ne peut abolir l'empreinte en quelques dizaines d'années : c'est le passé de la Sainte Russie tsariste, c'est le

passé de l'autocratie et du bureaucratisme du pouvoir central hérité des siècles tsaristes, c'est le passé de servage et de servitude, c'est le passé d'un empire qui a groupé des peuples très hétérogènes, et pour essayer de comprendre ce qu'il appelle justement le « culte du chef », terme que Khrouchtchev reprendra presque dans les mêmes termes vingt ans plus tard, Georges Friedmann pense que la nécessité historique a dû imposer le culte d'une figure symbolique et charismatique, celle de Joseph Staline, afin de cimenter des populations ethniquement et culturellement très hétérogènes. Son livre De la Sainte Russie à l'U.R.S.S. (1938) est dans le fond une justification de l'Union soviétique, du progrès historique qu'elle a réalisé, et tout le négatif du présent stalinien est attribué au passé prérévolutionnaire et à l'encerclement capitaliste. Friedmann, certes, ne veut pas trop regarder les procès de Moscou; Friedmann préfère regarder le futur en germe dans le présent. Cet ouvrage, au début, suscite l'approbation de beaucoup de communistes puisqu'il apporte en quelque sorte une justification intelligente de l'U.R.S.S. Mais l'appareil du Parti, sous quelles injonctions, on ne sait (de Moscou?), ne peut tolérer un tel écart et déclenche un tir d'artillerie contre Friedmann. Il y a d'abord un article virulent de Paul Nizan dans l'Humanité, suivi par d'autres articles, et Friedmann est rejeté, condamné. Il n'était pas adhérent du Parti, mais il y adhérait viscéralement; il faisait partie de nombreux comités de rédaction, de discussions contrôlées par le Parti, il dirigeait une collection aux Éditions sociales, c'est-à-dire aux éditions du Parti, il était en quelque sorte de la famille, de la famille qu'il avait élue et le voilà rejeté de cette famille. Il faut imaginer sa souffrance accrue par sa stupéfaction: il était en fait exclu pour avoir justifié l'U.R.S.S. Il n'avait pas compris qu'il fallait, non pas justifier, mais glorifier, non pas élucider, mais aveugler. Puis le pacte germano-soviétique a éclaté comme un coup de tonnerre, la guerre va suivre, Friedmann est mobilisé et voilà, il écrit son Journal de guerre, qui est une méditation, une interrogation douloureuse, lancinante, obsessionnelle, autour du pacte germano-soviétique, autour de la nature de l'U.R.S.S. On dit que

les anciens communistes sont obsédés par le problème du communisme, mais comment ne pas être obsédé par le problème central du siècle, le totalitarisme dont le stalinisme est le plus important, le plus durable et surtout le plus mensonger puisqu'il contredit son mythe ? Comment ne pas être obsédé par cette gigantesque espérance, cette gigantesque religion terrestre, puis par la gigantesque tromperie, erreur qui a ravagé tant de vies, tant d'esprits, tant de peuples ? En tout cas, c'est bien l'obsession de Friedmann au moment où la France fait la drôle de guerre, de façon hagarde et somnambule ; le parti communiste a perdu beaucoup de son prestige. Ainsi, Friedmann, obsédé par le problème clef, tient ce Journal, au moment du minuit où l'Europe va entrer dans la nuit totale. Cette nuit arrive avec la ruée allemande sur la France. Friedmann se réfugie à Toulouse qui fait partie de la zone non occupée, portion pétainiste de la France ; puis Friedmann va s'engager dans la Résistance aux côtés de son ami Jean Cassou. Mais il portera en lui la marque de la réflexion de 1939-1940. L'entrée en guerre de l'U.R.S.S., provoquée par les nazis qui envahissent l'Union soviétique sans sommation en juin 1941 (chose incroyable pour Staline qui croyait en la loyauté de son ami Hitler), tout ceci ne va pas amener Friedmann, comme beaucoup de communistes ou sympathisants communistes, à penser qu'en somme ce pacte germano-soviétique fut une ruse géniale de Staline sans laquelle l'Allemagne et l'Ouest se seraient réconciliés en quelque sorte sur le dos de l'Union soviétique et se la seraient partagée. Friedmann, lui, ne réhabilite pas l'Union soviétique, ne retrouve pas l'espoir perdu. Il a gardé la marque de cette réflexion, de cette méditation, qui a été celle de cette période de guerre. Ce qu'il a pensé et réfléchi ne pourra plus être effacé. Bien entendu, il n'est pas arrivé à cette conscience lucide à laquelle il a pu parvenir encore plus tard après de nouveaux dévoilements, de nouvelles révélations et de nouveaux événements qui ont suivi la guerre, mais il est resté dans ce domaine très attentif et vigilant.

Et cela, je peux d'autant mieux le dire que je fus un de ceux qui, beaucoup plus nombreux que l'on ne peut le croire de

l'extérieur, se sont finalement convertis au communisme de Staline, aussi étrange que cela puisse paraître, après lecture de Trotski, après lecture du Retour de l'U.R.S.S. (Paris, Gallimard, 1936) de Gide et de ses Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. » (Paris, Gallimard, 1937), et surtout après lecture de De la Sainte Russie à l'U.R.S.S. Il faut comprendre que la pensée de Trotski est restée fondamentalement ambivalente ; sa critique impitoyable de Staline n'était pas une critique absolue du système de l'U.R.S.S. ; pour lui, l'U.R.S.S. était une dictature du prolétariat victime d'un parasitisme monstrueux. Autrement dit, Staline avait parasité un socialisme demeuré sain à la base. Il suffisait de renverser la clique stalinienne pour retrouver la pureté du bolchevisme ; du reste, la tradition de la IV^e Internationale encore aujourd'hui est marquée par cette ambivalence à l'égard de l'U.R.S.S. Donc on pouvait, via Trotski, penser qu'il y avait quelque chose de positif en Union soviétique, en dépit des horreurs que constituaient les procès de sorcières, les meurtres, les assassinats, y compris l'assassinat de Trotski lui-même. La lecture de Gide, surtout dans son premier Retour de l'U.R.S.S., amenait beaucoup de lecteurs, qui savaient que l'U.R.S.S. présentait énormément de caractères négatifs ou répugnants, à penser qu'elle avait aussi des caractères fondamentalement positifs. Après la guerre, quand Dionys Mascolo, Robert Antelme, Marguerite Duras et moi-même nous sommes liés avec Elio Vittorini, celui-ci nous apprit que nombreux furent les jeunes intellectuels italiens au sein même du parti fasciste qui ont fait les premiers pas vers le communisme en lisant le Retour de l'U.R.S.S. de Gide (traduit par le fascisme dans un but antisoviétique). Enfin le livre de Friedmann me donnait des raisons historiques pour comprendre les traits négatifs du communisme stalinien. Ce à quoi je pouvais ajouter l'explication classique de la « forteresse assiégée » qui me permettait de comprendre, par une psychologie obsidionale, l'obsession de l'espion, du traître ; finalement, j'allais jusqu'à l'idée qu'allait plus tard formuler Merleau-Ponty à sa façon, que dans ces conditions extrêmes de vie, ou de mort, l'unité du Parti était le bien le plus précieux et que toute

divergence, toute différence devait être immédiatement détruite, car elle portait en elle la désintégration de la désunion.

Ainsi De la Sainte Russie à l'U.R.S.S. m'aidait à vaincre mes ultimes obstacles intérieurs. En 1940, j'étais à Toulouse et j'avais connu Georges Friedmann par l'intermédiaire de Violette Chapellaubeau, qui devait devenir ma compagne et ma femme, qui était une amie très proche de Jean Cassou, de Jankélévitch, et qui avait rencontré Georges Friedmann chez eux ; j'étais donc très heureux de connaître cet homme dont j'avais lu avec passion les deux écrits importants : La Crise du progrès, qui démontrait que l'idée de progrès était abandonnée par la bourgeoisie, parce que celle-ci avait perdu tout avenir historique, et qu'elle était réassumée par le prolétariat (je ne sais pas quand Friedmann a commencé exactement à mettre en doute cette idée qu'il ne cessera pas de mettre de plus en plus en doute), et surtout De la Sainte Russie à l'U.R.S.S. Je commençais déjà à participer à quelques actions menées par un groupe communiste clandestin à Toulouse, mais sans me décider à faire le geste décisif, fatal de l'adhésion Perinde ac cadaver. J'ai alors confié ma perplexité à Georges Friedmann et lui ai demandé s'il pensait que j'avais raison de vouloir entrer au parti communiste. Je le vois avec son visage brusquement très méditatif, toujours très candide ; dans ces cas-là, il arquait les sourcils, ses yeux devenaient très ronds, il mettait un peu sa bouche en cul de poule, il réfléchissait, il se taisait, et puis il me dit : « C'est peut-être une expérience par laquelle vous devriez passer. » Cela m'a fait penser à ce que Platon disait de l'immortalité de l'âme : « C'est un beau risque à courir. » Ce n'était pas un beau risque à courir, mais c'était un risque, et un risque multiple. Je crois que quelque chose en moi voulait absolument participer à la lutte planétaire, au combat mondial, croire qu'il y avait quelque chose à faire pour l'humanité, transfigurer le réel. Mais j'avais besoin de l'avis de cet homme qui incarnait à la fois mes méfiances et mes espérances à l'égard de l'U.R.S.S.. Ainsi, ce livre de Friedmann a joué un rôle important pour moi. Ce n'est pas un hasard si avec Alain Touraine, auprès de qui Friedmann joua un rôle important

mais d'une autre façon, je suis copréfacier de ce Journal de guerre dont j'ignorais évidemment tout à l'époque et dont je n'ai pris connaissance que tout récemment.

Ce que je veux dire maintenant, c'est que Friedmann est un philosophe de formation qui, comme beaucoup de ceux qui adhèrent au marxisme, y trouva quelque chose qui allait au-delà de la philosophie. Il y avait ce besoin de sortir du bavardage irresponsable, du jeu des spéculations pures, de l'ignorance des faits, du dédain des preuves empiriques. Il y avait dans la philosophie universitaire quelque chose qui pouvait sembler frivole par rapport au réel et par rapport à la science qui, elle, s'efforçait justement de vérifier les idées à l'expérience. Friedmann avait « dépassé » la philosophie pour le marxisme, puis il a « dépassé » le marxisme pour une vision devenant de plus en plus sociologique, tant il se trouvait mal à l'aise au sein de ce marxisme dès qu'il a commencé à faire une réflexion critique qui lui révélait qu'il portait non pas la science véritable, mais le Dogme. Tout en ayant délaissé la philosophie, Friedmann ne cesse de ressentir de l'intérêt philosophique, comme en témoigne son Leibniz et Spinoza, mais il est au-delà de cette philosophie tout en s'en nourrissant. Et puis à la fin de la guerre, à la Libération, s'il a rompu avec le marxisme/ idéologie, il n'a pas rompu avec la préoccupation fondamentale du travail humain, celle du sort des travailleurs. Mais, de plus en plus, il voit le problème central de la relation entre les hommes et la technique. À ce moment-là, la déception qui lui vient du marxisme idéologique l'amène à promouvoir l'empirisme : il va encourager, susciter, développer les recherches empiriques en France. Il est directeur du Centre d'études sociologiques, membre influent des commissions du C.N.R.S. Il recrute des jeunes gens venus d'horizons divers pour leur offrir les multiples domaines de recherche qui s'ouvrent dans notre société contemporaine : non seulement la sociologie industrielle ou la sociologie du travail, mais aussi celle des media, des loisirs. Le modèle qu'il propose alors est celui de la sociologie américaine, complètement ignorée à l'époque du durkheimisme et encore méconnue. Georges Friedmann, lui,

propage une sociologie d'enquête, c'est ça son mot clé : il faut enquêter, il faut voir les choses, il faut voir comment sont les gens, il faut voir ce qu'ils font (Lazarsfeld est pour lui l'homme symbole de la volonté d'enquête et aussi de réflexion sur l'enquête.) Friedmann, dès le départ, a été un enquêteur et il n'a jamais cessé de l'être ; il dit de lui-même : « Je suis un journaliste raté. » Il se veut journaliste pour mieux être sociologue, il prend des notes partout où il voyage, il visite des entreprises, il interroge les gens, du directeur au balayeur, il va dans différents pays, il s'intéresse toujours aux conditions de travail. Mais il n'est pas pour autant un empiriste qui accumule les données ; chaque fois qu'il écrit un livre comme Problèmes humains du machinisme industriel, il se situe au niveau de la réflexion. Lui et les hommes de sa génération essayent de réfléchir, de penser. Il reste profondément un essayiste ; d'ailleurs, tous les sociologues français de quelque importance dans sa génération comme dans les générations suivantes sont des essayistes, y compris ceux qui se croient purement « scientifiques » et y compris celui qui a cru pouvoir impudemment prétendre être le seul propriétaire de la science sociologique. Donc Georges Friedmann développe le travail d'enquête, mais reste un penseur réflexif. Finalement, les multiples regards sur le devenir du machinisme, de la technique, des idées, de la vie elle-même l'engagent à la problématisation généralisée et à la réflexion généralisée. Il découvre qu'un des grands problèmes de notre époque est celui de la barbarie incluse dans notre civilisation. Aussi le dernier Friedmann est un Friedmann de la reméditation et de la réinterrogation ; c'est un Friedmann de la philosophie à l'état renaissant. Il ne va plus commenter Spinoza, Kant, Marx, Hegel, non. Il va plutôt s'interroger sur notre univers, sur le déferlement de la puissance et sur la perte peut-être irrémédiable de l'idée de sagesse. Il écrit donc La Puissance et la Sagesse (1970). Friedmann écrit une œuvre ultime, méconnue relativement dans le sens où il pose les questions de la fin du xx^e siècle et de l'aube du xxi^e siècle dans un langage qui est resté le sien, qui n'est pas in, qui n'est pas « branché », mais il considérait les problèmes fondamentaux,

qui non seulement ne vieillissent pas, mais sont les premiers à rajeunir. Ainsi, il termine sa vie là où il l'avait commencée, dans l'interrogation. La boucle se referme, ce n'est pas un cercle vicieux, c'est un cercle vertueux, car en retrouvant le point de départ il a acquis une expérience. Le noyau central obscur de cette expérience, nous le connaissons seulement aujourd'hui, puisque nous, y compris ses amis, ignorions jusqu'alors ce Journal de guerre. Le noyau obscur, ce fut ce travail déchirant, déchiré, lent, de soi sur soi dont témoigne ce Journal. Je crois que ce Journal mérite d'être lu, non seulement comme document d'une période de notre histoire dont on n'a encore que très peu de témoignages, mais comme document crucial dans l'aventure des intellectuels français de gauche du siècle, comme témoignage clé de la métamorphose de notre siècle.

EDGAR MORIN

L'EXODE SOLITAIRE DE GEORGES FRIEDMANN

Les intellectuels français sont restés si longtemps fascinés par le communisme que, quand enfin ils se sont réveillés d'une longue hypnose, ils ont jeté par-dessus bord tout ce qui leur rappelait ce passé dont ils voulaient se libérer, toute pensée sociale, comme si parler de mouvement ouvrier ou de lutte de libération était déjà se laisser happer par le stalinisme ou un tiers-mondisme suspect. Pour une longue génération, le traumatisme avait été si fort que tout ce qui se nommait social provoquait la méfiance ou la fuite. Les uns cherchèrent dans l'esthétisme un refuge de l'individuel contre les pièges du collectivisme ; d'autres s'enfoncèrent dans une érudition qui les dispensait de s'interroger sur eux-mêmes et sur leur temps ; les plus malins cherchèrent dans l'anticommunisme une nouvelle notoriété pour remplacer celle qu'ils avaient perdue en cessant d'être compagnons de route. Vers 1975, l'emprise du modèle communiste sur la vie intellectuelle française se décomposa brusquement sous l'effet surtout de deux événements : au Portugal, Cunhal faisait revivre le stalinisme et cherchait par des alliances avec des groupes gauchistes et quelques militaires à établir la dictature de son parti ; en France, tandis que quelques journalistes l'encensaient, des intellectuels de gauche partirent pour Lisbonne appuyer Mario Soares, devenu le principal défenseur de la démocratie. À la même époque, la traduction de Soljenitsyne libéra des sentiments qui n'osaient pas s'exprimer aussi directement, et, d'un coup, l'Union

soviétique devint pour presque tous la figure du mal. La plupart des intellectuels français se rangèrent aux côtés de Jean Daniel quand l'Humanité attaqua celui-ci pour avoir défendu Soljenitsyne. Ainsi se terminait une période, commencée en 1941, quand l'Union soviétique et le parti communiste étaient devenus les symboles de la résistance armée au nazisme. Des intellectuels sortis de la bourgeoisie avaient été attirés par des forces et des discours qui leur semblaient annoncer l'Histoire en marche, la création d'un monde nouveau, né de l'impuissance et des injustices d'un capitalisme occidental en déclin. Le rapport Khrouchtchev, l'octobre polonais, la révolution hongroise de 1956 et le « Printemps de Prague » en 1968 usèrent le respect de beaucoup pour le Parti, mais la décomposition de la S.F.I.O., coresponsable des guerres coloniales, maintenait au parti communiste son rôle de principal parti de la gauche, de sorte que beaucoup d'intellectuels basculèrent non vers la social-démocratie, mais vers le gauchisme, et maintinrent, derrière une critique de plus en plus vive du parti communiste, l'essentiel du volontarisme léniniste. Certains allèrent même jusqu'à chanter les louanges de la Révolution culturelle chinoise et de la phase la plus autoritaire du régime maoïste. Jusqu'à ce que la contradiction béante entre la réalité de la société française et l'idéologie léniniste provoque l'écroulement d'un discours longtemps couvert par les plus hautes autorités intellectuelles. Cette décomposition de la vulgate marxiste a laissé la France intellectuelle privée de tout repère, prise de tournis, tombant dans un silence à peine troublé par le message ambigu des nouveaux philosophes. La pensée communiste était si loin du vécu que son épuisement ne provoqua aucun débat important, ne suscita nul renouvellement profond de la pensée. Tout se passa comme si une main invisible avait débranché un malade depuis longtemps en coma dépassé.

Acceptons avec soulagement la fin de cette interminable agonie. Mais n'acceptons pas que tombent dans l'insignifiance et l'indifférence tant de débats et d'événements qui avaient soulevé les plus fortes passions politiques du siècle. Nous n'avons le droit de nous détacher d'un passé qui ne nous

retient plus que si nous savons le transformer en histoire.

Le meilleur moyen d'y parvenir est de revenir au débat bref, violent, qui a précédé la longue période dont j'ai fixé le début à 1941 et qui fut enterré à partir de cette date au nom de la solidarité avec les combattants de Stalingrad et les fusillés de Châteaubriant. Ce débat, qui avait été longtemps réduit aux protestations solitaires d'un Victor Serge ou d'un Boris Souvarine, fut amplifié par les doutes et les mises en garde d'André Gide et de Georges Friedmann lui-même, avant d'éclater brusquement et de déchirer la gauche au moment du pacte germano-soviétique. La guerre, qui éclata quelques jours après, empêcha ce débat de s'amplifier, les communistes étant mis hors la loi. Mais nombreux furent ceux, comme P. Nizan, dont la vie fut bouleversée par cette rencontre impensable de Molotov et de von Ribbentrop. Georges Friedmann, qui passe un hiver interminable dans un hôpital de campagne, nous apparaît aujourd'hui, grâce à ce journal de guerre, comme le témoin le plus lucide, le plus important de ce déchirement que trente ans d'influence communiste firent presque oublier et qui a pourtant suscité chez lui une réflexion plus profonde que les dénonciations trop tard venues des années soixante-dix. Car Georges Friedmann ne parle pas du dehors du mouvement socialiste et du marxisme ; il n'en est pas l'observateur détaché ; il veut à tout prix parler du dedans, et ceux avec qui il discute et qui souvent le font souffrir sont pour lui à la fois des amis et des camarades. J'ose même dire qu'il n'est pas bon analyste et qu'il fuit devant une explication réelle du stalinisme qui ne peut être réduite au poids de la Sainte Russie sur la société soviétique ; mais c'est parce que ce qu'il apporte est beaucoup plus important qu'une analyse : il cherche à sortir d'un mouvement social, politique et intellectuel perversi, devenu pouvoir oppressif, et sa recherche est d'une originalité si extraordinaire qu'elle risque encore aujourd'hui de n'être pas bien perçue. Georges Friedmann est un esprit trop exigeant pour se satisfaire de solutions artificielles, pour croire à la démocratisation possible de l'Union soviétique ou du parti communiste français. Il se refuse les facilités qui attirent tant de révisionnistes et de

rénovateurs. Sa démarche est exactement inverse : puis-je la nommer fondamentaliste ? Oui, car Georges Friedmann est alors un fondamentaliste du socialisme. Il cherche à retrouver ce qui a été perverti, comme un croyant cherchant le christianisme préconstantinien. Ce retour en arrière, vers les origines, pourrait n'être qu'une nostalgie inutile. Mais il arrive parfois, et c'est le cas ici, que ce soit en cherchant à remonter aux origines qu'on découvre le chemin de l'avenir. Résumons en quelques mots l'itinéraire inscrit jour après jour dans ces carnets. Le pacte germano-soviétique impose à Georges Friedmann de couper tout lien entre le mouvement social et intellectuel auquel il adhère et l'État soviétique qui prétendait l'incarner et qui vient de s'allier avec Hitler. Ce qui ruine en un instant toutes les philosophies progressistes de l'histoire et place Georges Friedmann devant l'énigme centrale : si le socialisme n'est plus l'incarnation de la raison, sur quoi repose-t-il ? S'il n'est pas justifié par les lois de l'histoire, d'où vient sa nécessité ? Sa réponse peut paraître trop simple : le socialisme est l'humanisme moderne, la reconnaissance des droits naturels de tout homme, surtout dans une situation qui n'est plus dominée par les privilèges d'une aristocratie, mais par la mobilisation massive des travailleurs au service d'une industrie que Friedmann appelle encore capitaliste, avant de parler quelques années plus tard des problèmes humains du machinisme industriel. Deux longues générations d'antihumanistes se moqueront, du haut des chaires, des journaux et des maisons d'édition, de cet humanisme, faisant la chasse à la personne, au sujet, à l'acteur social, pour affirmer la logique toute-puissante des systèmes d'organisation ou de domination sociale, au point même de retirer du marxisme ce qui était à leurs yeux un corps étranger, la lutte des classes, pour le réduire à l'analyse de la logique du capitalisme. Mais ce sujet qui est chassé par la porte revient par la fenêtre et Georges Friedmann est de ceux qui, entre-temps, l'ont abrité, alors qu'il était poursuivi par les maîtres du marché intellectuel. Ce retour aux origines a conduit Friedmann vers toute son œuvre ultérieure, aussi bien vers ses livres sur le travail industriel que vers ses réflexions sur

GEORGES FRIEDMANN

Journal de guerre

1939-1940

Quand la guerre éclate et que Georges Friedmann est mobilisé comme lieutenant, affecté à l'hôpital de Laon, il a trente-sept ans. Grand bourgeois, normilien, agrégé de philosophie, écrivain, marxiste des années trente, il a été l'un des compagnons de route les plus actifs du Parti communiste et un militant de l'antifascisme. Sociologue du travail industriel, il a ramené d'U.R.S.S., en 1938, *De la Sainte Russie à l'U.R.S.S.*, qui a déclenché une retentissante polémique à l'intérieur du Parti. Le pacte germano-soviétique accélère la crise de conscience, dont ce *Journal de guerre* est le journal de bord.

Cette crise, que plusieurs ont vécue, mais qui apparaît chez cet homme exceptionnellement honnête en pleine lumière, l'entrée en guerre de l'Union soviétique en juin 1941 l'a vite étouffée et la longue emprise du modèle communiste sur les intellectuels français en a fait oublier l'importance et le débat dont elle était porteuse. Jusqu'à ce que la récente décomposition de la vulgate marxiste « laisse la France intellectuelle privée de tout repère, prise de tournis », comme dit Alain Touraine dans sa préface. C'est le moment d'y revenir et d'en mesurer les enjeux.

C'est ce qui fait de ce *Journal de guerre*, retrouvé dans les papiers de Friedmann après sa mort (1977), non seulement un document rare et éclairant, mais, pour Edgar Morin, « un document crucial dans l'aventure des intellectuels français de gauche, un témoignage clé de la métamorphose de notre siècle ».



9 782070 711925



87-XI

A 71192

ISBN 2-07-071192-7

98 FF tc